

Renée BROCK



Par André COLON

1989

La poésie et la nouvelle sont le double clavier sur lequel joue Renée Brock. Si rares sont les écrivains dominant ces registres qu'il faut d'abord souligner ce fait. D'autre part, Renée Brock entre dans la cohorte, peu nombreuse il est vrai, des nouvellistes de la littérature française qui s'étend de Marie de France au XIIe siècle (Les lais) à, par exemple, Danielle Sallenave (*Un printemps froid*, 1983) en passant par Marguerite de Navarre, Voltaire, La Fontaine, Nodier, Mérimée, Sartre, Marguerite Yourcenar. Ou, pour citer un belge, Jean Muno (*Histoires singulières*, 1979).

Renée Brock avouait, en 1975 : «Je n'écrirai pas un roman, je n'en ai pas le souffle (...) La nouvelle est très proche du poème. Elle est courte, concise, chaque mot porte et doit porter. La chute est rapide, ramassée.» Cette idée de la secrète conjonction du poème et de la nouvelle, de leur profonde alliance, apparaît fondatrice. En effet, le récitatif intérieur peut se transmuier en poésie d'où peut sourdre un texte relevant de l'ordre narratif. Voir par exemple certains poèmes des *Fleurs du mal* de Baudelaire retravaillés en prose deux ans après dans le *Spleen de Paris* ou certains textes de Philippe Jaccottet et de René Char où cette alchimie est lumineuse.

En un premier temps, notre étude portera sur l'art de la nouvelle chez Renée Brock et dans un deuxième temps sur son œuvre poétique. Nous poursuivrons ensuite par des éléments de littérature comparée et baliserons la piste pour de supplémentaires recherches.

Biographie

Renée Sarlet est née à Liège le 13 septembre 1912 et morte en sa maison des bords de l'Ourthe le 12 mars 1980. Son père était ingénieur à la S.N.C.B. qu'il quitta pour créer une des plus grandes entreprises de construction et de béton armé du pays.

Il fut aussi professeur de résistance des matériaux à l'école des Travaux publics de Liège et président de la Chambre des entreprises de Belgique.

Renée suivit les cours de l'école primaire rue de la Casquette, au centre de Liège, et fit ses études secondaires au Lycée Braquaval, boulevard de la Sauvenière où elle apparut douée en français et indifférente aux mathématiques. Avec sa sœur cadette Marcelle, elle fit souvent à pied le trajet Sainte-Marguerite boulevard de la Sauvenière en compagnie de notre illustre helléniste Marie Delcourt, épouse d'Alexis Curvers.

En 1933, elle a vingt ans et demi, et elle épouse Henri Brock, de cinq ans son aîné. Ils auront deux fils et construiront trois ans plus tard, sur les hauteurs de Tilff, une villa où elle goûtera les joies et les peines de la mère au foyer. Les travaux ménagers alternent avec de substantielles lectures : Verlaine, Rimbaud, Kipling, Maugham, Colette, Goethe, Maupassant, Giono...

En 1943, ce sont Cendrars et Apollinaire, c'est le déclic, elle compose des centaines de poèmes en alexandrins ou en octosyllabes et entretient une correspondance avec Marcel Thiry.

En 1949, *Poème du sang* paraît chez Laffont après une enthousiaste appréciation du manuscrit par Patrice de La Tour du Pin ; suivent les félicitations de Marie Noël, Charles Bertin, Carlo Bronne et Franz Hellens.

Son éclectisme intellectuel est remarquable, puisqu'elle lit Villon, Labé, Lorca, Novalis, Rilke, les surréalistes... Elle fait aussi ses délices de la Bible, de Saint Jean de la Croix et de Sainte Thérèse d'Avila (ses œuvres étaient son livre de chevet). En prose, elle réserve ses suffrages à Maupassant, Tchekhov, Salinger pour les nouvelles ; à Dos Passos, Sade, Colette, Durrell pour le roman.

Ces influences fécondent son œuvre, elle compose des poèmes qui paraîtront en 1960 chez Seghers sous le titre de *L'amande amère*. Succès renouvelé : nombreux articles et lettres dont deux, admiratives, de Gaston Bachelard. Elle reçoit chez elle d'illustres auteurs comme Nathalie Sarraute, Haroun Tazieff, Roger Caillois, Maurice Genevoix, René Etiemble, Marguerite Yourcenar, Georges Simenon.

En 1963, elle écrit, d'un coup, sa première nouvelle : *Mort de la buse*. De 1963 à 1979, elle en écrira une cinquantaine et, avec dix d'entre elles, rassemblées dans *L'étranger intime*, obtiendra le prix Rossel 1971 ; suivront les nouvelles de *Ceux du canal*. Sa mort survient en 1980. Début 1984 paraissent au Cherche-Midi vingt et une nouvelles posthumes groupées dans *L'étoile révolte*.

Pour la petite histoire, la dix-septième nouvelle de ce recueil, *Cette fille*, fut choisie par Messieurs Doppagne et Hanse comme texte de dictée des championnats d'orthographe de Belgique en 1985. Pour ma part, c'est ce jour-là que j'entrai pour la première fois en contact avec l'œuvre de cette styliste de chez nous.

Bibliographie

Nouvelles et récits:

- ***Caramel et Otilie***, récit pour les enfants, illustrations d'Elisabeth Ivanowsky, Liège, Desoer, 1945.
- ***L'étranger intime***, Paris, Saint-Germain-des-Prés, 1970 et 1978.
- ***Ceux du canal***, Paris, Le Cherche-Midi, 1980.
- ***L'étoile révolte***, Paris, Le Cherche-Midi, RTL Editions, 1984.

Poèmes :

- ***Poèmes du sang***, Paris, Laffont, 1949.
- ***Solaires***, G.L.M., 1950.
- ***Poésies complètes***, suivi de quarante poèmes inédits et de ***Pourquoi, comment j'écris***, Paris, Saint-Germain-des-Prés, 1982.
- ***Le temps unique***, Paris, Saint-Germain-des-Prés, 1986.

A propos de Renée Brock.

- CURVERS, Alexis, DESNOUES, Lucienne, BRETON, Jean, MOGIN, Jean : ***Connaissance de Renée Brock***, Paris, Saint-Germain-des-Prés, 1983.
- DESNOUES, Lucienne : ***La prose d'un poète, Revue Générale***, numéro 3, mars 1981.
- HENOUMONT, René : ***Renée Brock ou l'art de la nouvelle, Pourquoi pas ?***, 30 juillet 1980.
- SABATIER, Robert : ***Poésie du XX^e siècle***, tome 3, Paris, Albin Michel, 1983.

En radio :

- DELCOURT-CURVERS, Marie : sur *Solaires*, Radio-Liège, 9 avril 1951.
- IMMAUSEN, Marcelle : 3 émissions Fréquences, Radio-Liège, 24, 25 et 26 mai 1983.
- LODOMEZ, Gaëtan : émission d'hommage à Renée Brock, Radio-Bassinia, 20 avril 1983.
- VIGNON, Claude : interview d'Henri Brock, R.T.B.F. Bruxelles, Point de Mire (Gérard Valet), 18 janvier 1983.

Sur cassettes :

- BRETON, Jean : *Renée Brock*, Liège, 14.12.82.
- COLON, André : *Interview de Henri Brock*, Liège, 07.01.89.
- LINKHORN, René : *Allocution prononcée à Chicago en novembre 1986 devant un congrès de professeurs de français et de critiques littéraires.*
- SACRE, Robert : pour la médiathèque du Service Culturel de la Province de Liège, en 1983.
- Cassette M.P.L. Num.. 031 : *In memoriam Renée Brock* (interview de Henri Brock, 27.07.83)
- Cassette M.L.P. num. 032 : *Poèmes de Renée Brock* dits par l'auteur et différents comédiens.

Texte et analyse

Cette fille.

La nuit dans le port aux ruelles galonnées de voitures. Par-dessus les dos de tôle et entre les pare-chocs, on voit le mouvement de la vie. Les gens se faufilent, rapides ou traîneurs, dans l'étroit couloir des trottoirs. On se bouscule, on se marche sur les pattes.

C'est le chien noir, bâtard, à la queue en point d'interrogation sur l'échine que je vois d'abord. Il me disait quelque chose, ce cabot-là ! Il titillait ma mémoire. Puis passe la fille épaisse, en longue et large jupe, escortée de trois garçons barbus et chevelus. Ils vont d'un bon pas, les pieds dans de frustes chaussures plates, solidement appuyés au sol. Ils portent sur leur dos un peu voûté, le harnachement à sangles des peuples de la belle étoile et qui n'ont pas de clé, seulement un passe-partout de vent. Je pense à ce que signifie ne point posséder de clé. Clé, bout de métal froid qui tiédit vite dans le creux de la paume et qu'on aime palper, s'assurer qu'il est bien présent. Sésame qui ouvre sur l'ordre, le confort, les habitudes et la sécurité.

Ils vont sous le poids des sacs gonflés, des rouleaux de couvertures enroulées à l'extrémité desquelles ballottent des casseroles au cul noirci, bosselées par les galets et les coups de poing de l'aventure. Et les guitares. C'est là tout leur bien au soleil et sous tous les autres astres, leur pignon sur rue et sur désert.

Et les guitares, leur gagne-pain. Au XIIIe siècle, c'étaient des vielles.

Ménestrels ou hippies, pâles émules du Christ ou mendiants, saltimbanques traîne-misère, vermine. C'est comme on veut. Pour moi, ils

ont seulement choisi d'être pauvres et de chanter. Tout simplement, ils faisaient la manche et ils étaient dans la mistoufle.

Cette fille, je la reconnais tout de suite. Je croyais l'avoir perdue à jamais dans la jungle et les villes de la planète. Une autre année, elle était venue chanter à la terrasse d'un restaurant ou d'une autre plage. Elle avait surgi d'entre les palmiers rasés de près et les bégonias jointifs et elle s'était plantée sur le trottoir, devant les dîneurs. Visage un peu épais, longue crinière brune sur une silhouette lourde emballée dans des cotonnades froncées où les seins gros et longs bougent librement. Toutes les femmes ne peuvent avoir des seins comme de jolies mandarines haut perchées.

*La fille chante. Ses compagnons l'entourent et grattent la guitare. Le cabot noir va et vient. Au chant de la fille se mêle une voix d'homme. Cette fille me plaît, je l'aime bien. Elle est simple et elle a l'air heureux, tranquille. Sa voix est claire et elle chante chaud. En anglais. C'est une chanson de paix et de fraternité. Il y a des **not war, friends, love**.*

Puis la fille passe entre les tables de la terrasse. Seulement la terrasse. En dedans : interdit aux mendiants et colporteurs. Elle passe pour quêter, sereine, sans effronterie ni bassesse, sans insister, ses lèvres ouvertes sur de belles dents. Je vois des mains fines, étroites, assez sales. Mais on a très vite les mains sales. On sait bien qu'il faut les laver souvent et bien passer la brosse sous les ongles, longuement. Et quand on va au long des routes, comment avoir les mains fraîches ?

C'est un restaurant à public tout venant de ville-plage, auquel viennent se joindre des clients de palaces qui parfois se trouvent à l'étroit dans le vide des salons immenses, pleins de lustres et de larbins. Ils sont snobs et momifiés. Ils se sentent mal à l'aise devant la vagabonde au regard limpide et se retranchent derrière une indifférence mal imitée. Ils se tortillent, ils se grattent les doigts comme si la gale avait installé ses démangeaisons entre leurs phalanges. Je les observe. En particulier, un couple d'Anglais. Ca ne leur plaît pas, cette congénère hirsute et

souriante. La dîneuse est en robe de lamé, rangs de perles, étoile de vison, saphir, lui, en smoking blanc et monocle. Oui, monocle. On croirait que j'en remets ! Comment tient-on ce pétale de verre coincé dans l'orbite ? D'ailleurs, pour y arriver, le visage devient grimace. Ils ont l'air pincé, aigre et furieux. L'homme tapote la table d'un doigt sec afin que le garçon accoure, exige la note au milieu de leur repas, fait venir le maître d'hôtel, paie rageusement, et ils s'en vont comme des rois outragés. La fille et moi nous regardons ensemble. Nous regardons les pauvretés du monde, celle des mannequins bien nourris, celle de ceux qui ont faim, là-bas, partout, celle de ceux qui chantent pour manger, et ma pauvreté à moi qui fait que je ne puis rien pour rien.

Voilà que ce soir, cette fille recroise mes pas et mon regard. Je jubile.

Je les ai suivis au cours de quelques ruelles ou culs-de-sac. J'allais derrière eux, au rythme du balancement de la jupe et du balancier des guitares, près du chien à queue en point d'interrogation qui trottinait. Puis, voilà, je les ai perdus. Tout à coup, ils ont disparu, absorbés par la nuit. Sans doute sont-ils descendus vers une plage pour étaler leur fourbi et se pelotonner dans les cocons d'embruns. Ont-ils fait des traversins de sable ?

Autour de moi, c'est tout vide dans les rues. Alors je suis rentrée dans ma maison avec ma clé. Je me suis démaquillée minutieusement. J'ai posé une crème soi-disant hydratante nourrissante sur ma peau qui se dessèche. Idem sur mes mains tellement propres aux ongles longs et impeccables. J'ai enfilé ma chemise de nuit de nylon blanc devenu un peu tourdille malgré les rinçages blanchissants. Je me suis couchée sur mon excellent matelas entre des draps de percale, sous une légère courtepointe gonflée d'eider, et, là, bien à l'abri, dans le confort douillet de ma chambre bourgeoise, je n'ai pu m'endormir. Et l'aube est venue tisser son voilage gris sur mes yeux ouverts.

Saint-Tropez, octobre 1971.

(in *L'étoile révolte*)

Une structure narrative quasi classique.

Vrai chef-d'œuvre, cette nouvelle (à part deux courts mouvements rétrospectifs au sujet du chien et de la fille) obéit à la tripartition chronologique habituelle, tout en étant construite en passacaille, puisque l'obsédant motif en est «cette fille».

L'introduction est rapide : la nuit dans un port, la foule. Soudain éclair qui entame la partie centrale du récit et suscite chez la narratrice une vague réminiscence : la vue du chien. L'œil vif de l'auteur capte ensuite la fille escortée de «trois garçons barbus et chevelus». La description pittoresque s'affine par une esquisse de l'accoutrement et de l'allure des quatre hippies. Après deux fines allusions historiques, la narratrice refocalise l'attention sur «cette fille» qu'elle reconnaît pour l'avoir vue une autre année, sur une autre plage.

Le premier sentiment d'«inquiétante étrangeté» proprement freudien s'est donc estompé pour faire place à un souvenir précis. Le chant de la fille, les frémissements d'une guitare et l'éveil d'une voix d'homme suscitent chez l'auteur une sorte de sympathie : «Cette fille me plaît. Je l'aime bien».

L'épisode de la quête permet à l'auteur de tirer à boulets rouges sur les «snobs momifiés» chez qui a disparu tout sentiment d'amitié humaine. L'évocation du couple anglais est, à cet égard, une charge digne de Daumier.

Deux univers différents s'affrontent, deux destins inéluctablement divergents se rencontrent par hasard : celui de l'auteur et celui de la jeune chanteuse. Le thème de l'incommunicabilité des êtres cher à beaucoup d'auteurs contemporains eût pu être exploité ici par l'auteur. C'est ne pas connaître Renée Brock chez qui l'art est lié à l'existence que ce soit d'ailleurs dans ses poèmes ou ses nouvelles. D'un seul regard, les deux femmes se sont comprises, reconnues, deux mondes la plupart du temps irréductibles se sont réconciliés.

Le récit s'achève sur un ton nostalgique. Il semble que la narratrice, revenue à l'hôtel «sous une légère courtepoinTE gonflée d'eider», ne peut s'endormir, car elle éprouve une absolue nostalgie de n'avoir pu mieux pénétrer dans l'univers mystérieux de «cette fille».

Aspects psycho-stylistiques.

Renée Brock utilise une phrase brève à la Tacite ou à la Camus. Pour actualiser l'action, elle recourt au présent historique. Sauf dans les deux mouvements rétrospectifs cités plus haut et à la fin du texte où l'alternance du passé composé et de l'imparfait de l'indicatif marque la désolation devant la rencontre magique déjà évanouie.

Le sentiment héraclitéen de la durée et de la fuite du temps scande l'être de Renée Brock.

L'auteur est en constante connexion avec le monde extérieur. Surtout, par la vue. Son esprit semble vouloir attraper au vol le maximum de détails. Personne ne peut croquer, comme elle «le chien noir, bâtard, à la queue en point d'interrogation», «les casseroles au cul noirci, bosselées par les galets et les coups de poing de l'aventure», «les snobs momifiés qui s'en vont comme des rois outragés», et cette fille «au visage un peu épais, longue crinière brune sur une silhouette lourde emballée dans des cotonnades froncées».

La phrase est souvent elliptique, spécialement par l'omission du verbe. «La nuit dans le port aux ruelles galonnées de voitures», «Et les guitares», «Ménéstrels ou hippies, pâles émules du Christ ou mendiants, saltimbanques traîne-misère, vermine», «En anglais», «Seulement la terrasse», «En particulier, un couple d'Anglais», «Oui, monocle», «Idem sur mes mains tellement propres et impeccables».

Les images.

Renée Brock compose en artiste. Ainsi, dès la première phrase, une métaphore suggestive : «La nuit, dans le port aux ruelles galonnées de voitures.» Puis suivent «l'étroit couloir des trottoirs» (il y a en même temps ici isotopie phonique avec le son **oi** trois fois répété), «le chien à la queue en point d'interrogation», «un passe-partout de vent», «toutes les femmes ne peuvent pas avoir des seins comme de jolies mandarines haut perchées» (comparaison très élégante), «se pelotonner dans des cocons d'embruns». Enfin, cette métaphore filée tout adamantine où transparaisent l'art et l'âme purs de Renée Brock : «Et l'aube est venue tisser son voilage gris sur mes yeux ouverts.»

Le vocabulaire.

L'adéquation est complète entre les mots utilisés et les êtres, les animaux ou les objets décrits. Quelques exemples : «Il titillait ma mémoire», «casseroles au cul noirci, bosselées», «ils étaient dans la mistoufle», «ils sont snobs et momifiés», «ma chemise de nylon blanc devenu un peu tourdille», «une légère courtepointe gonflée d'eider».

Le mouvement de la phrase.

Aucune des septante-deux phrases du texte ne dépasse cinq lignes, ce qui facilite bien sûr la tâche du lecteur. L'auteur pratique une description de type impressionniste, son œil circule («je les observe») et sélectionne les informations comme le ferait un cinéaste. Il est donc légitime de qualifier le style de l'auteur de «cinématographique». Sous cet aspect, le texte est éminemment contemporain.

De plus, la phrase de Renée Brock est toute musicale et gagne à être lue à haute voix. C'est de la prose poétique et si l'on peut observer des séquences binaires ou ternaires («les gens se fauflent, rapides ou traîneurs, dans l'étroit couloir des trottoirs»; «tout à coup, ils ont disparu, absorbés par la nuit»), on sent aussi en certains membres de phrase

comme l'amorce d'un vers : «Ses compagnons l'entourent et grattent la guitare».

Voilà donc bien posée la question des rapports entre le poème et la nouvelle. Pourquoi Renée Brock n'a-t-elle pas composé un poème à partir du bonheur éprouvé lors de la rencontre qu'elle évoque ? Tout s'y prêtait pourtant : le lieu et surtout les personnages hauts en couleurs, outre l'émotion de notre auteur. Insoluble question, car l'écrivain ne nous a laissé aucune explication. Quoi qu'il en soit, on peut supposer que le mode poétique eût bien convenu à la célébration de «cette fille», car Renée Brock excellait tant dans la nouvelle que dans le texte poétique.

Extraits

Le feu

*Le feu qui nous fait jointifs
comme la Sainte-Famille.
Le feu qui nous rend heureux
comme les brioches qui se baisent au four.
Le feu qui fait danser les objets sur les murs
et cloue le rêve dans nos yeux,
Le feu, le feu nid de vipères furieuses
qui se fait ange de plumes grises
au faîte de la cheminée.*

(in Poésies complètes)

La cire

*Je t'apprends à présent la maison,
son odeur simple de poterie,
sa bonne odeur de brique lavée,
de briques au rouge avivé par l'eau
et tiédies par les baisers du feu.
Il y règne la cire.
Pense à la cire, odeur sainte
qui vient du corps en sacrifice à l'abeille,
du cœur éclaté des fleurs
et du sang des hauts térébinthes.*

*Pense à la cire
agenouillée sur le seuil.*

(in Poésies complètes)

Les frères

I

*Frères nés dans deux printemps successifs
sous le signe identique de la précocité,
de la fleur de neige et des frêles ficaires.
Frères formés par deux moissons, deux automnes, deux neiges
qui s'enchaînent.
Frères de sang, de sexe, d'âge, de cris, de coups, de jeux,
plus gémellés que cicatrices de rhizome,
plus jointifs que bourgeons opposés sur le même rameau,
plus heureux que couple de perdreaux dans l'airelle,
plus libres que passereaux dans le vent.*

*Et moi qui suis leur mère
par le sang que je n'ai plus,
je porte une robe d'oubli.*

*Clouée entre deux arbres du domaine
où ils crient leur double vie,
je regarde et ne sais plus.
Mais c'est peut-être moi
que le frère aime dans le frère.*

II

*Lorsque je penche sur son sommeil
la ferveur de mes longs cheveux,
il balbutie le nom de son frère.*

(in **Poésies complètes**)

La forêt

*D'abord humus profond
avant que d'être cimes.*

*D'abord mort innombrable
avant d'être nids de plumes vivantes,
terriers de tièdes fourrures.*

*Forêt,
repaire des sources des sangs libres,
Entente sourde
de la bête et du végétal.*

Arme de la légende de la fable.

*Forêt, ô mère aussi,
accueille mon petit comme un petit de biche,
offre-lui tes racines, tes mousses, tes ronces, tes baies,
ta solide odeur.*

*Ouvre-lui tes bras verts, tes bras rouges,
tes tragiques bras nus.*

*Apprends-lui le langage des arbres, des plantes, des bêtes,
le langage universel.*

(in *Poésies complètes*)

Conte pour demain

Il était une fois

Deux jeunes hommes beaux comme des citronniers.

*Dans leurs yeux d'orge vert passaient des chevaux d'ombre
Chargés de l'hémisphère ou brille la Colombe ⁽¹⁾.*

Ils partirent, dos identiques, gémellés.

¹ *La carte du ciel est mon amie Quand j'ai besoin d'une constellation Elle est toujours là.*

Renée BROCK - 20

*Depuis, je navigue d'immortelles sargasses
Et mon sang est pareil au silence du sable.*

(in *Poésies complètes*)

Jardin

*Orage, va-t'en.
Laisse-moi nue au jardin
Dans ce soleil qui sent le thym*

*Les hortensias bleuissent
Et les soucis pâlisent.
L'eau tiédit dans l'arrosoir,
La terre se fendille.*

*La mésange sautille
Dans la cour carrelée
Et sur l'arcade en fer que la rouille a grêlée
Un rouge-gorge heureux
Lisse son gorgerin de feu.*

*Très hauts et tout blancs
Les lis sont morts
Et dans son berceau rose,
Rose, le bébé dort.*

(in *Poésies complètes*)

Berceau au grenier

*Déjà quinze ans, déjà quinze ans,
Les rats du vent le déchiquettent
Sous l'ardoise aux humides violettes.*

*La pluie glisse à ses rubans sciés,
Funambule de verre, pleureuse
d'objets abandonnés
aux corniches à nids déserts.*

*Leur berceau au grenier
Si loin de la cuisine et des chambres
et de la cour et du jardin,
privé d'odeur de pain, de feu et de lessive
sans la caresse des mélisses
sans les iris blancs de la neige.*

(in *Poésies complètes*)

Synthèse

Description et introspection.

Renée Brock a choisi de s'exprimer dans la nouvelle et le poème et y a parfaitement réussi. Ce qui frappe dans sa manière d'écrire est tant l'art de la description que l'impitoyable et lucide introspection. En effet, qu'elle décrive autrui, le monde ou se mette elle-même en scène, elle opère au scalpel.

La description est souvent teintée d'amère ironie, parfois même d'un sentiment de nausée quasi sartrien devant l'« engluement » où lui semblent souvent plongés ses contemporains. Le monde du « on » heideggerien n'est pas loin. Il faut lire à ce point de vue *Les bleus de la nuit* où Julie, l'héroïne du récit, éprouve un malaise devant une grande surface, présentée comme lieu géométrique de Mammon, de l'avidité et de la prostitution publicitaire. Heureusement, l'amour de sa petite-fille Laure la réconciliera avec la vie.

Sleepings est la satire des vacances snobs sans vraie quête intérieure. Gravure au burin de la vacuité d'Héloïse, la grassouillette quadragénaire, et de son avocat de mari, voyageurs sans but. *Bianca* nous réserve une page d'anthologie tant par le sentiment de dégoût de l'auteur que par l'art descriptif : le dépotoir artistement décrit montre bien le contraste entre la nature idéale et sa souillure par la société de consommation. Ces quatre textes sont inclus dans *Ceux du canal*.

De nombreuses nouvelles sont alimentées par un profond émoi devant la souffrance du monde et des hommes, qu'elle provienne de l'amour ou de la mort. Renée Brock éprouve aussi une grande tendresse envers les

fleurs, les animaux et les enfants. Un exemple parmi tant d'autres cette peinture de son chien : « Ses yeux luisent, verts et phosphorescents, ses oreilles pointées dans le ciel sont des fers de lance » (*Ceux du canal*, p. 177).

Les sources d'inspiration en poésie.

Si Louise Labé ne chante que la passion amoureuse et ses tourments, si Emily Dickinson fonde son lyrisme sur l'assomption d'une solitude affective volontairement recherchée et sur la communion avec la nature ; Catherine Pozzi ⁽²⁾ le fonde pour sa part sur une recherche métaphysique. La poétesse liégeoise, elle, célèbre surtout l'épanouissement conjugal et l'amour maternel comblé, mais vite anxieux de l'avenir comme le prouvent certains extraits. Elle évoque aussi la nature à l'unisson de laquelle elle vibre : « Je me sens trois fois rien, mais tout plein végétale » ⁽³⁾.

Notons enfin qu'une édition posthume de textes de Renée Brock a été livrée en septembre, à l'initiative de Henri Brock.

André COLON,

Professeur.

² In *Le temps unique*, p. 102.

³ Ibid., page 91.